

Éric Richardson
Université du Québec à Montréal

Le témoin nomade La pratique déambulatoire de Paul Chamberland

Tu me demandes ce que je veux au
juste./je te réponds : que sautent
les entraves./Ces mots restent en
l'air suspendus/alors que je
m'engage dans l'allée en forêt./Des
plantes et des arbres en bordure,
de l'ombre du sous-bois/parvient
du non-écrit/et j'entre par la
sensation en un devenir muet.

Paul Chamberland, *Au seuil d'une autre terre*.

Partiprisme de la première heure, Paul Chamberland fait incontestablement parti des grandes figures de la littérature québécoise. Poète, philosophe, essayiste et enseignant, le témoin nomade ne cesse, dans ses essais comme dans ses œuvres littéraires, d'élaborer sa réflexion sur le devenir du monde par le biais d'une approche géopoétique de l'univers. Lorsqu'il déambule, Chamberland habite le lieu, l'environnement, laissant ainsi advenir l'intensité du monde dans la vacuité de l'esprit, au cœur d'un nihilisme¹ et de la

¹ « En nomadisant, on côtoie le nihilisme. C'est en vivant jusqu'au bout le nihilisme que l'on peut atteindre (c'est une question d'intelligence ouverte et d'énergie poétique) la « contrée » dont parle Nietzsche et, plus généralement, les rives de la géopoétique. » Kenneth White, *Les finisterres de l'esprit*, Lanester (Morbihan), Scorff, 1998, p. 10.

Éric Richardson, « Le témoin nomade. La pratique déambulatoire de Paul Chamberland », André Carpentier et Alexis L'Allier [éd.], *Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura » n° 10, 2004, p. 117-133.

LE TÉMOIN NOMADE

révolte intime² propre au poète. Ses publications les plus récentes, *En nouvelle Barbarie*, *Intime faiblesse des mortels*, *Au seuil d'une autre Terre*, ainsi que *Une politique de la douleur*, reprennent la ligne de conduite amorcée par l'écriture des *Géogrammes*³ : sonner le glas de l'humanité irréversiblement condamnée et rallier la minuscule communauté se vouant à sa cause⁴. La déambulation, discrètement présente au sein de son dernier recueil, demeure ce qu'elle était déjà à l'époque de *L'inavouable*, c'est-à-dire la principale façon de s'abandonner à la spontanéité *dans la proximité des choses*.

² Contrairement aux affirmations de Julia Kristeva, théoricienne du concept psychanalytique de ré-volte (retour-retournement-déplacement-changement, c'est-à-dire questionnement sur le passé et la re-naissance du sens), nous croyons que le nihilisme ne peut être envisagé comme la pseudo-révolte d'un homme réconcilié dans la stabilité illusoire et mortifère de valeurs nouvelles qui ne se retournent pas sur elles-mêmes puisque ces caractéristiques sont déjà appliquées au concept de « mauvais nihilisme » (résignation face au monde contemporain, absence de questionnement, croyance en l'infériorité de la nature devant l'homme et interruption de tout devenir). Le véritable nihilisme, c'est-à-dire l'expérience de l'absurde décrite par Albert Camus dans *L'homme révolté*, peut au contraire re-crée l'intimité (le plus intérieur) dans un questionnement intense et critique vis-à-vis du monde.

³ « À la lettre, des *écrits sur ou de la Terre*. Chaque géogramme se propose comme un fragment de la Terre, du phénomène ou de l'événement qu'est la Terre dans son inépuisable diversité. » Paul Chamberland, *Le multiple événement terrestre*, *Géogrammes 1*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1991.

⁴ « Ces livres sont le dépôt, en quelque sorte, de ce qui avait été brassé dans les *Géogrammes* de la décennie 90. J'ai voulu sortir d'une certaine exaspération face à l'image et la métaphore. Il me fallait atteindre une nouvelle forme de littéarité par rapport à mon travail d'écriture. Je me sentais à la recherche d'une parole qui tient à l'essentiel. » Paul Chamberland cité dans David Cantin, « Entretien – Paul Chamberland, dire l'insupportable », *Le Devoir*, Montréal, édition du 19 et du 20 avril 2003. <http://www.ledevoir.com/2003/04/19/25772.html>, p. 2.

ÉRIC RICHARDSON

De l'égopoétique⁵ à la géopoétique : le dialogue du nomade et du lieu

Depuis sa venue à l'écriture, le lieu constitue, pour Paul Chamberland, un territoire à la fois englobant et englobé. Le sujet se manifeste dans le lieu et se l'approprie dans son discours, donnant ainsi libre cours à une réalité qui se répercute sur les alentours : « dans la ruelle Saint-Christophe est-ce ma vie que je dispute aux poubelles au pavé la vie que je prends en chasse/aie-je fait d'un haut-le-cœur ma vérité⁶ ». Ici, le narrateur se laisse gagner par le lieu et se laisse emprendre par des détails et des regards, dans une certaine métabolisation de l'immédiat. Toutefois, le texte de Chamberland ne laisse pas encore advenir le lieu pour et par lui-même, c'est-à-dire dans sa propre logique. Bien qu'il ouvre un témoignage, ainsi qu'un partage d'informations, le lieu ne produit pas, au sens propre, au sein du texte, puisque l'écriture fait davantage office de tremplin ou de passerelle vers une intériorité du sujet (sa condition personnelle et sociale), que vers la potentialité symbolique du lieu : « qui entendra nos pas étouffés dans l'ornière américaine où nous précède et déjà nous efface la mort terrible et bariolée des Peaux-rouges/en la ruelle Saint-Christophe s'achève un peuple jamais né une histoire à dormir debout un conte qui finit par le début⁷ ». Dans les ouvrages postérieurs de Chamberland, cette métabolisation de l'immédiat ne débouche plus sur l'intériorité du narrateur poétique, celui-ci s'efforçant de dénoter la subtile particularité du lieu plutôt que de l'occulter : « [d]ans le parc Saint-Viateur à la tombée du jour, personne sur les balançoires, ni alentour. Je me balance. Un merle chante tout proche. Aucun désir, aucune inquiétude. Il n'y a que

⁵ Poésie effusive, lyrisme subjectif, exhibition de l'*ego* ou autoréférentialité, mouvement qui renvoie davantage à l'individu qu'au monde.

⁶ Paul Chamberland, *Terre Québec* suivi de *L'afficheur hurle* et de *L'inavouable*, Montréal, Typo, 1985, p. 107.

⁷ *Ibid.*, p. 109.

LE TÉMOIN NOMADE

“ce qui arrive”. [...] Marcher, écrire. *Témoin nomade*, j’absorbe le divers du monde⁸ ». On reconnaît ici davantage le poète-philosophe et son penchant pour une réflexion vide de lyrisme⁹, réflexion où un seul désir, celui d’écrire continuellement, « impersonnellement », subsiste sous une forme épurée, fragmentée par le temps et par l’incompréhension du monde. Il s’ensuit donc, par la médiation d’un nomadisme et d’un nihilisme – comme l’affirme le poète Antonio Ramos Rosa dans la citation placée en exergue au poème liminaire du recueil *Au seuil d’une autre Terre*¹⁰ –, un dépassement du lieu : une métabolisation transcendante où « [sans] cesser d’être ici/nous serons d’un coup ailleurs/accueillis¹¹ ».

Errance poétique où la spatialité du texte répond à celle du lieu habité, la pratique déambulatoire, ici, rend d’abord compte du climat, d’une sensation ou d’une perception immédiate pour ensuite dériver librement dans l’expérimentation du langage :

Et partout je m’adapte au vide de n’importe qui. Je suis assis sur le rebord, assez large pour servir de banc, d’une vitrine de magasin désaffecté, à l’angle nord-ouest de Saint-Denis et Ontario. Une matinée tiède avec soleil légèrement embué, une luminosité ocre, un souffle très discret. Je me suis arrêté là pour

⁸ Paul Chamberland, *Marcher dans Outremont ou ailleurs*, Montréal, VLB éditeur, 1987, p. 11.

⁹ « Avec les géogrammes, je romps, je le sais, avec la conception courante de la poésie. Je romps avec le lyrisme personnel : « privé »; avec un discours poétique exclusivement fondé sur l’autoréférentialité. Il ne fait aucun doute à mes yeux que cette voie est désormais épuisée. Ce à quoi elle donne lieu est une chose morte, qui se signale, dans le pire des cas, par ce que j’appellerais de l’autisme poétique. » *Id.*, « Les géogrammes sont-ils des poèmes? », *Le travail de la forme*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Travaux de l’atelier », 1995, p. 58.

¹⁰ « Ici n’est pas le lieu/ici n’est pas ici ou c’est/l’extrême clôture » *Id.*, *Au seuil d’une autre Terre*, Montréal, Éditions du Noroît, 2003, p. 19.

¹¹ *Ibid.*, p. 24.

ÉRIC RICHARDSON

poursuivre ce *rapport de laboratoire de poésie pratique*. La rêverie urbaine! Percevoir une autre ville mais au plus près de la ville réelle, de sa matière, du mouvement indéfiniment varié de ses apparences. De préférence dans les endroits les plus passants, les environnements faits pour le grand multiple Anonyme. Et donner consistance au double de la ville, à son rêve empêché – découragé, jamais tout à fait¹².

« Rêverie [...] dans l'abstraction proliférante urbaine¹³ » où le nomade avance « au bord de la néantisation¹⁴ », la déambulation permet la construction d'une sémiotique du monde à même l'imperceptible matériel, « matière » et « mouvement indéfiniment varié » de l'univers. Cette évacuation du sujet démesurément introspectif, qualifiée par l'auteur de « néantisation », où « [l]a faim doit se manger elle-même¹⁵ », dévoile l'« autre » réalité, son « double » d'ordinaire invisible, l'espace méditatif où, à partir du matériau premier, se déploie d'autres signaux livrés par la réalité : « [d]es plantes et des arbres en bordure, de l'ombre du sous-bois/parvient du non-écrit/et j'entre par la sensation en un devenir muet¹⁶ ». Ici, c'est la rencontre entre l'environnement et l'écrivain, le lieu et l'espace en soi, qui alimente le processus de création. Dans les extraits précédents, la subjectivité du poète s'estompe : tout en étant sujet et témoin de l'osmose (entre ce dernier et le lieu pratiqué), l'auteur s'associe à l'autre insaisissable et inaccessible, s'adapte au « vide » de « n'importe qui ». Cette « agonie » ressentie n'est pas exclusivement personnelle, loin de là, mais apparaît aussi reliée à cette globalité du « grand multiple anonyme ». Ainsi, Chamberland assume la

¹² Paul Chamberland, *Témoin nomade*, Montréal, l'Hexagone, 1995, p.32.

¹³ *Id.*, *Le multiple événement terrestre*, *Géogrammes 1*, p. 93

¹⁴ *Ibid.*, p. 93.

¹⁵ Paul Chamberland, *Au seuil d'une autre Terre*, p. 58.

¹⁶ *Ibid.*, p. 68.

LE TÉMOIN NOMADE

condition du nomade en pratiquant l'écriture géopoétique¹⁷. Il se fait la voix de personne tout en étant celle de chacun et, témoin de la réalité, il n'aura de cesse de mobiliser son énergie pour rendre compte des devenirs du monde dans cette dialectique personnel/impersonnel :

Le *je* qui écrit, dans la mesure où il sait, écrivant, poursuivre une œuvre nécessaire, ce *je-là* est « impersonnel ». C'est le sujet de *l'expérience*. Un chercheur parmi les chercheurs. Et qui tente, par les moyens de l'écriture, de cerner, d'élucider, de cristalliser et de relancer l'expérience, l'expérience de tout ce qui se passe instant par instant – la *réalité*¹⁸.

« [S]ujet de *l'expérience* », c'est-à-dire du « *plus profond* et [du] *plus singulier* de l'expérience humaine¹⁹ », le *témoin nomade* « cern[e] », « élucid[e] », « cristallis[e] » l'actualité, cette « réalité » de l'« instant ». Il témoigne de la captation des signes, de l'expérimentation du langage et du corps (écriture et marche) et ce, dans une totale disponibilité face à l'évènementiel. Le dehors fait alors incessamment écho à l'espace intérieur du sujet. Recitons un passage de *Marcher dans Outremont ou ailleurs* :

Dans le parc Saint-Viateur à la tombée du jour, personne sur les balançoires, ni alentour. Je me balance. Un merle chante tout proche. Aucun désir, aucune inquiétude. Il n'y a que « ce qui arrive ». Marcher dans Outremont. Marcher, s'arrêter, repartir. Marcher, écrire. *Témoin*

¹⁷ « [...] Rimbaud vit, si je puis dire, ultra-physiquement. Pas de "moi essentiel" chez lui – pas de moi, pas d'essence du tout, rien qu'une énergie énorme et un silence brûlant./Je suis, certains l'auront déjà remarqué, en train d'indiquer le chemin qui va de l'égo-poétique hautaine à la géopoétique. » Kenneth White, *op. cit.*, p. 89.

¹⁸ Paul Chamberland, *Marcher dans Outremont ou ailleurs*, p. 83.

¹⁹ Julia Kristeva, *La révolte intime*, Paris, Fayard, coll. « Le livre de poche », 1997, p. 69.

ÉRIC RICHARDSON

nomade, j'absorbe le divers du monde. Un devenir-impersonnel est engagé²⁰.

Cet extrait exprime clairement cette tendance vers l'impersonnel allant de pair avec l'absence d'attentes; « aucun désir, aucune inquiétude ». Il n'y a que « ce qui arrive », c'est-à-dire l'événement non embrayé par l'intention, ce « divers du monde » « absorb[é] » à distance. Déambulant pour sonder ce qui peut n'être perçu qu'au ralenti, l'auteur écrit et marche parallèlement. Tantôt il écrit, tantôt il marche : il « sor[t] de la vie », se rend disponible et élabore ses réflexions, invariablement reliées aux grands problèmes du monde :

Marcher, écrire : fuir. Écrire semble un accompagnement pour rien. [...] La patience, Blanchot, *L'écriture du désastre*. L'écriture achève de me sortir de la vie et je reste en suspens. C'est faire cesser moi mot à mot. Annuler le temps. Le temps du deuil est nul. Il ne se sera jamais rien passé, j'écris. Absence, bloc d'air, figements d'états, d'affects. D'images. Quoi donc? (Écrire, une occupation patiente) mais ceci, du moins : *témoigner*, ne rien laisser caché de ce qui tue les vivants, rappeler l'empoisonnement des sources. Insister²¹.

On peut déduire que cette patience évoquée par Chamberland s'inscrit au contact de l'absolu et cette fusion ne peut advenir qu'après une dérive hors du temps, dans un « devenir impersonnel » constamment réactivé : « [d]evenir la Terre! Être, dans son cours, ses voltes, ses sursauts, ses stases, ses latences, et son volcanisme, sa jubilation sismique, sa danse, sa respiration, le devenir

²⁰ Paul Chamberland, *Marcher dans Outremont ou ailleurs*, p. 11.

²¹ *Ibid.*, p. 13.

LE TÉMOIN NOMADE

terrestre. Une chorégraphie orbitale²² ». L'écriture-témoignage devient alors vérité globale, *nexus* d'événements, parole « impersonne[lle] », fragmentaire et collective, seul discours qui soit modulé d'humilité face à la vie et aux événements terrestres.

La gnose ou le nomadisme de l'âme

La triplicité écrire/marcher/témoigner occupe une grande place dans l'œuvre de Chamberland. Loin d'être de simples phénomènes indépendants, écrire, marcher et témoigner s'avèrent unis et explorés parallèlement par l'auteur : ils constituent les moteurs de son écriture et de sa signifiante. La notion de gnose²³, – essentielle pour comprendre la portée du concept du devenir-impersonnel ainsi que l'idée d'une dépossession du monde –, provient d'une conception théologique où le mysticisme occupe une place prédominante. Chez Chamberland, toutefois, on ne trouve pas une telle adhésion à la conception purement spirituelle du monde véhiculée par la religion gnostique : « [m]ême si les fantasmagories d'Eons et de Démiurges propres aux gnostiques ne suscitent en moi aucun intérêt, je n'en éprouve pas moins [...] cet envahissant sentiment d'exil. Je ne suis pas *ici* chez moi. Il y a bel et bien une sortie, un *exitus mundi* à pratiquer²⁴ ». La gnose ne renvoie pas à un culte, mais bien à un agir, à une forme d'action visant à utiliser pleinement le potentiel humain : « Gnose : un savoir transformation de l'être. Indissociablement, savoir et devenir, théorie et pratique, voir et agir. Et ce mouvement est moins de l'individu que du monde²⁵. » Ainsi, le devenir-impersonnel, mis en marche par la déambulation, n'implique pas qu'une objectivation de la subjectivité, mais représente une complète symbiose entre l'être humain et l'univers qui l'entoure.

²² Paul Chamberland, « Les géogrammes sont-ils des poèmes? », p. 48.

²³ *Gnôsis* : mot grec désignant la connaissance.

²⁴ Paul Chamberland, *Le Recommencement du monde : Méditations sur le processus apocalyptique*, Longueuil, Le préambule, 1983, p. 178.

²⁵ *Id.*, *Témoin nomade*, p. 71.

ÉRIC RICHARDSON

Cette façon d'envisager l'écriture, cette « transformation » de l'« être »-écrivain en un témoin nomade, relève autant des acquis du « savoir » que de l'involution de l'individu²⁶. Par une réappropriation du corps, cette pratique renvoie, en termes deleuziens²⁷, à la reterritorialisation d'une déterritorialisation, c'est-à-dire à un investissement des sens dans le lieu visité, point de convergence entre le sujet et l'espace. Relevant davantage « du monde » que de l'individu, la gnose mobilise l'écriture qui ne constitue plus qu'« [u]n savoir-actualisation du connaissable à chaque instant [...], instantanée-perpétuelle du donné à mesure [...], [s]avoir expérientiel de la transformation ininterrompue [p]lus réel que tout exigeant désignable par perceptions et intellections. [...] Gnose, connaissance de l'intime en tous²⁸ ». L'expérience véritable de l'écriture n'apparaît donc possible qu'à travers la gnose. Elle renvoie à un savoir-pratique évoluant à chaque instant, puisant dans l'alentour de chacun, au sein du Nous²⁹, le matériau nécessaire à la métamorphose.

²⁶ « Dans le devenir, il s'agit plutôt d'involuer : ce n'est ni régresser, ni progresser. Devenir, c'est devenir de plus en plus sobre, de plus en plus simple, devenir de plus en plus désert, et par là même peuplé. C'est cela qui est difficile à expliquer : à quel point involuer, c'est évidemment le contraire d'évoluer, mais c'est aussi le contraire de régresser, revenir à une enfance, ou à un monde primitif. Involuer, c'est avoir une marche de plus en plus simple, économe, sobre. [...] L'expérimentation est involutive, le contraire de l'over-dose. C'est vrai aussi de l'écriture : arriver à cette sobriété, cette simplicité qui n'est ni la fin ni le début de quelque chose. » Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996, p. 38.

²⁷ « Ce qui compte dans le désir [d'écrire], ce n'est pas la fausse alternative loi-spontanéité, nature-artifice, c'est le jeu respectif des territorialités, re-territorialisations et mouvements de déterritorialisation. » *Ibid.*, p. 119.

²⁸ Paul Chamberland, *Témoin nomade*, p. 70.

²⁹ « Je me rappelle [...] qu'un autre nom de cette Troisième Personne, c'est le Paraclet, le Saint-Esprit, le *Libre Esprit*, celui qui souffle où il veut. Et qui, par une remarquable correspondance, du grec ancien au français, rapproche le "noûs" – esprit – du "nous". » *Id.*, *Le Recommencement du monde : Méditations sur le processus apocalyptique*, p. 124.

LE TÉMOIN NOMADE

On constate que l'« agir » dont parle Chamberland ne peut se définir hors de la triplicité écriture/regard/marche du devenir-impersonnel : il réunit l'acte de marcher, de déambuler, d'aller au gré de l'environnement, où tout signe attend d'être capté. Il s'agit d'un mouvement parallèle à celui de l'univers et l'auteur n'aura de cesse de représenter le mouvement de la marche conjoint à celui de l'écriture, comme une « nécessité vitale » :

Marcher dans Outremont ou ailleurs. Le trottoir est une bande vidéo. Je mets le réel en marche. Je marche, je m'arrête, j'écris. Étendu dans l'herbe d'un parc, ou assis à la table d'un café, j'écris. Je repars. Il fait nuit ou il fait jour. Marcher est une nécessité vitale. J'actionne le réel, je fais défiler les multiples, j'accélère la modification des apparences. Quand je marche, je me projette dans un couloir d'événements³⁰.

La métaphore « trottoir »/« bande vidéo » est évocatrice : il s'agit de l'image illustrant le mieux cette disponibilité du sujet face au réel. Chamberland « actionne » ce « réel » et il le « met en marche ». Il peut à tout moment appuyer sur pause et écrire dans l'immobilité de l'instant. Se déploie alors un « couloir » optique « d'événements », une osmose entre le lieu et le regard, provoquée et dynamisée par la marche, par ce travail du corps en écho au travail de l'esprit. Fragmentaire, et empreinte d'une réflexion sur les grandes problématiques actuelles, l'écriture de Chamberland puise dans le réel cette connaissance de l'intime, ce matériau propre au témoignage. Prise dans un mouvement ininterrompu, l'écriture se fait relance de la marche qui se veut à son tour relance de l'écriture :

Marcher, s'arrêter, écrire, repartir. La ligne d'écriture s'entrelace au fil des pas. Séquences de parcours et fragments textuels alternent. La

³⁰ *Id.*, *Marcher dans Outremont ou ailleurs*, p. 14.

ÉRIC RICHARDSON

ligne d'écriture peut à tout moment être interrompue, *dérangée* par l'événement. La station d'écriture intensifie la volonté de savoir, relance le désir, remet en marche. L'alternance se fait d'elle-même, est ce qui produit. Le livre se compose de fragments disséminés, aléatoires : *un graphe de l'allure nomade*. C'est de cette façon que se reconstitue le témoignage³¹.

La déambulation dans l'espace urbain instaure un dialogue entre le physique et le textuel, entre les « séquences de parcours » et les « fragments » d'écriture. La marche, embrayée par le corps, permet le déploiement de l'écriture, bien que dans ce dernier extrait, le désir soit manifeste, « relanc[é] », se formant à même la déambulation. Il faut néanmoins comprendre l'objet de ce désir, recréé par le corps en déplacement, comme un témoignage impersonnel de la réalité et du monde qui passe nécessairement par l'écriture. La « station d'écriture », à la fois cause et conséquence de la posture déambulatoire, représente un graphe de l'allure nomade, un témoignage sous la forme de fragments. C'est donc cette « station d'écriture », cette gare-halte déambulatoire qui conduit directement à la marche, au déplacement, au nomadisme et au témoignage. Ce cycle répété encore et encore, cette « alternance » entre l'écriture et la marche « est ce qui produit », ce qui va créer le « livre », soit cet assemblage des témoignages que l'auteur perçoit et expérimente.

Témoin nomade : invention et transformation

Chamberland expérimente donc une écriture dynamisée par un dépassement du lieu physique. Cette écriture, loin de s'enliser dans la subjectivité du poète, tend constamment à se faire collective, impersonnelle, s'adressant à la communauté sous la forme d'un témoignage :

³¹ *Ibid*, p. 15.

LE TÉMOIN NOMADE

Que pourrait-il alors se produire? Seriez-vous seul à ce moment là, ou auriez-vous été rejoint en route par des compagnons, qui en seraient au même point que vous? Au moment où toute la ville étincelle autour de vos pas, cette chose [l'énigme] serait-elle venue vers vous? Auriez-vous cessé, simplement, d'en douter? Est-ce que ce serait un peu comme de s'abandonner à la douceur de mourir, les yeux ouverts, enfin³²?

L'écriture de Chamberland se révèle communautaire de deux manières. Premièrement, elle parle pour l'humain, se fait son porte-étendard, allant à l'encontre de tout ce qui remet en question sa liberté. Deuxièmement, elle vise à produire un compte-rendu, un texte gémellaire pour le compagnon-chercheur, cet être sans attache, ce nomade³³ parlant au nom de l'humanité entière :

Quels que soient les « contenus » expérientiels, le « je » dit sans cesse qu'il expérimente, perçoit, sent, agit, s'engage dans des pratiques, par rapport à quoi le sens, la vérité, éclatés, disséminés, gagnés par la confusion, se pivotent et se mesurent. Ce « je » que travaillent toutes sortes de contenus, qui se laisse investir par des forces, c'est celui de n'importe quel lecteur engagé dans une pratique « poétique » de la vie – je veux dire, bien sûr, invention et transformation. Ce « je » est conjugable par tous les chercheurs³⁴.

³² Paul Chamberland, *L'inceste et le génocide*, Longueuil, Le préambule, coll. « Le Sens », 1985, p. 30.

³³ « Que la pensée soit lancée comme une pierre par une machine de guerre. La vitesse absolue, c'est la vitesse des nomades, même quand ils se déplacent lentement. Les nomades sont toujours au milieu. La steppe croît par le milieu, elle est entre les grandes forêts et les grands empires. La steppe, l'herbe et les nomades sont la même chose. Les nomades n'ont ni passé ni avenir, ils ont seulement des devenirs [...] ils ont seulement de la géographie. » Gilles Deleuze et Claire Parnet, *op. cit.*, p. 39.

³⁴ Paul Chamberland, *Témoin nomade*, p. 11.

ÉRIC RICHARDSON

Dans ce passage, Chamberland nous fait comprendre que le chercheur se veut d'abord et avant tout un « je » qui ressent, qui se laisse investir par le lieu et qui, par l'écriture, réinvente le monde. Ce « je », plutôt que d'être muré dans sa propre identité, se voit « conjugable par tous les chercheurs ». Collectif et polyphonique, il souhaite témoigner pour l'entité plurielle des compagnons-chercheurs. Le nomade n'appartient à aucun lieu : c'est du choc entre le non-lieu et le lieu que naît sa parole. Plutôt que d'être totalement désobjectivé, il tend à faire abstraction des réalités qui le concernent personnellement pour capter les divers signaux qui s'y manifestent. De plus, nous pouvons constater que plusieurs personnes peuvent correspondre au personnage du chercheur, en posséder les attributs et la soif de témoigner, sans nécessairement pratiquer assidûment l'écriture. Un « lecteur » est autant compagnon-chercheur que peut l'être un auteur, ce qui n'instaure rien de moins qu'une fraternité grandissante de chercheurs. Lorsqu'il parle d'« éclat[ement] » du « sens » et de la « vérité », Chamberland identifie l'objet du « chercheur » comme la quête d'un état où tous les signes participent d'un même système. Le fait de lire le témoignage ou de l'écrire n'a donc aucune importance. Il faut seulement en comprendre les enjeux, et c'est en cela que réside l'essence même de tout témoignage, à savoir l'accession à un ensemble de connaissances. Ainsi, ce phénomène du témoignage, par le biais de ce que l'auteur qualifie de rapport de laboratoire de poésie pratique ou de pratique poétique de la vie, tend à présenter certaines réalités que capte le nomade :

L'écart est minime entre le mouvement automatique (involontaire) de l'écriture et son mouvement retenu, consigné, puis à la fin proposé au circuit d'échange socio textuel. Mais j'évite de céder à la tentation d'annuler l'écart. [...] L'intention en elle-même est claire : former le texte en tant qu'instrument de précision, pour caractériser le processus de

LE TÉMOIN NOMADE

mutation dont je suis à la fois le sujet et le témoin. De cette façon, induire une opération analogue dans la conscience du lecteur. Un texte chercheur, destiné au chercheur... Rapport de laboratoire. Le laboratoire de poésie pratique³⁵.

« [S]ujet » et « témoin » du « processus de mutation », de la métamorphose, de l'osmose déambulatoire, Chamberland produit un texte « destiné au chercheur », ainsi qu'à tous ceux qui le deviendront, parlant à chaque être humain, mais visant plus particulièrement celui qui, dans le témoignage, devient le double de l'auteur, sujet et témoin à son tour. Ni fiction, ni réflexion lyrique, le témoignage constitue un travail, une action visant l'évolution collective, un « [r]apport de laboratoire » dans l'expérience du langage. Il devient le récit de toutes les subjectivités possibles, comme c'est le cas pour l'écriture des géogrammes : « Pris dans leur ensemble, les géogrammes se proposent comme un récit, mais un récit qui soit chant, un chant qui soit récit (la réversibilité signifiée par la double formule en révèle l'enjeu : une géopoésie)³⁶ ».

Nous pouvons dire que l'écriture de Chamberland redéfinit la subjectivité et se fait témoignage de la simultanéité des réalités, tout en se servant de cette subjectivité comme d'un tremplin vers l'ailleurs. Déambulant dans le monde comme dans l'espace intérieur, dans les rues des métropoles comme au cœur d'une forêt, le témoin nomade continue de « dire l'insupportable avec le moins de mots possibles³⁷ », nous offrant sa poésie « tel un baume ou une source d'éveil³⁸ ». Bien que chaque moment de la journée puisse déboucher vers l'écriture, la

³⁵ *Ibid.*, p. 51.

³⁶ Paul Chamberland, « Les géogrammes sont-ils des poèmes? », p. 55.

³⁷ *Id.*, cité dans David Cantin, « Entretien – Paul Chamberland, dire l'insupportable », p. 2.

³⁸ David Cantin, « Entretien – Paul Chamberland, dire l'insupportable », p. 3.

ÉRIC RICHARDSON

déambulation, davantage que toute autre activité, joue un rôle clé dans l'expérience géopoétique. Provoquant la mise en disponibilité du sujet, embrayant les sensations, la déambulation instaure un dialogue entre le nomade et l'environnement, entre le corps et l'esprit. Plongé au cœur de l'infiniment imperceptible, le sujet advient au cœur du témoignage, dans une optique de pur partage. L'écriture qui s'y révèle procède de la tension entre le constat du réel avili, catastrophé, et l'aspiration à la nouvelle Terre, Gaia "l'unique"³⁹ », faisant ainsi de l'espace du dire le « lieu de résistance [où apparaît] la riposte de l'humain face à l'inhumain⁴⁰ ». Face à l'état actuel de notre planète comme de notre civilisation, c'est au poète comme à nous, compagnons-chercheurs, de continuer le tracé des lignes de cette contrée qui réjouit de façon durable, ultime espace où s'accomplit l'action des hommes et où « [l]es yeux grands ouverts s'étonnent / de voir s'étendre au paysage familier/le jamais vu d'une autre Terre⁴¹ ».

³⁹ Paul Chamberland, « Les géogrammes sont-ils des poèmes? », 1995, p. 61.

⁴⁰ *Id.*, cité dans David Cantin, « Entretien – Paul Chamberland, dire l'insupportable », p. 2.

⁴¹ Paul Chamberland, *Au seuil d'une autre Terre*, p. 24.

LE TÉMOIN NOMADE

Bibliographie

CANTIN, David, « Entretien – Paul Chamberland, dire l'insupportable », *Le Devoir*, Montréal, (19 et 20 avril 2003).
<http://www.ledevoir.com/2003/04/19/25772.html>.

CHAMBERLAND, Paul, *Au seuil d'une autre Terre*, Montréal, Éditions du Noroît, 2003.

_____, *L'assaut contre les vivants*, *Géogrammes 2*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1994.

_____, *L'inceste et le génocide*, Longueuil, Le préambule, collection « Le Sens », 1985.

_____, *Le froid coupant du dehors*, *Géogrammes 3*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1997.

_____, *Le multiple événement terrestre*, *Géogrammes 1*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1991.

_____, *Le Recommencement du monde : Méditations sur le processus apocalyptique*, Longueuil, Le préambule, 1983.

_____, « Les géogrammes sont-ils des poèmes? », *Le travail de la forme*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Travaux de l'atelier », 1995, p. 35-62.

_____, *Marcher dans Outremont ou ailleurs*, Montréal, VLB éditeur, 1987.

_____, *Témoin nomade*, Montréal, l'Hexagone, 1995.

_____, *Terre Québec suivi de L'afficheur hurle et de L'inavouable*, Montréal, Typo, 1985.

DELEUZE, Gilles et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1996.

KRISTEVA, Julia, *La révolte intime*, Paris, Fayard, coll. « Le livre de poche », 1997.

ÉRIC RICHARDSON

WHITE, Kenneth, *Les finisterres de l'esprit*, Lanester (Morbihan), Scorff, 1998.